

NOTES ET GLANURES

ARCHÉOLOGIE - ART - CIVILISATIONS

PARROT, André, *Mari, capitale fabuleuse*, Paris, Payot, 1974.

De 1933 à 1972, André Parrot s'est rendu régulièrement au site de Tell Hariri et y dégaza peu à peu la ville de Mari, ville dynastique, la X^e après le Déluge. Vingt campagnes de fouilles ont permis de mettre à jour la capitale mais aussi la civilisation de Mari : un palais du II^e millénaire de plus de 300 chambres et cours et couvrant deux hectares et demi d'un seul tenant, plusieurs sanctuaires dont l'un dédié à Ishtar, une ziggourat, plusieurs quartiers résidentiels, plus de 650 sépultures. De ces trouvailles, on peut affirmer l'existence d'une architecture colossale et unique dans le monde mésopotamien. Les archéologues ont également découvert une statue importante : ex-voto grandeur nature, peintures murales aussi anciennes que celles de la Crète. Ils ont en outre mis à jour les vestiges d'une ville du III^e millénaire, ville présargonique, siège d'une dynastie. Malgré des fouilles systématiques, on ne sait pas encore situer avec exactitude les origines de Mari, qui ne remonte probablement pas au-delà du V^e millénaire. André Parrot a aussi recueilli plus de 25.000 tablettes cunéiformes du II^e millénaire, représentant toutes les archives de l'Etat et de la ville de Mari. Ces archives sont aussi importantes que celles de Ninive, de Tello, d'Ugarit et Bogaz Keui. Ces documents précieux qui sont essentiellement du XIX^e siècle avant J.-C., ont permis de retracer, de retoucher, de remodeler l'histoire et la géographie du Proche-Orient ancien. Ils révèlent l'existence de nombreux rois, ambassadeurs, officiers, etc. et notamment Hammourabi, l'auteur du Code qui se révèle un grand diplomate, un homme de guerre courageux et cruel, etc. Ces tablettes ont également contraint à une révision de toute la chronologie du Proche-Orient ancien en fonction du synchronisme établi par la correspondance. Par exemple, Hammourabi était souvent situé vers 2000. Mais selon les documents de Mari, on peut désormais assigner à Hammourabi la date de 1792-1750. Après ces vingt campagnes et malgré de nombreux rapports de fouilles publiés régulièrement, l'auteur a senti la nécessité de réaliser la synthèse de toutes ses trouvailles du point de vue artistique, économique, social ou politique. Mais ces vénérables vestiges, le plus souvent en briques crues se révèlent fragiles et risquent de se dégrader rapidement sous l'effet de pluies parfois diluviennes. Devant ce danger de perdre à jamais cette ville ressortie des

sables, dont la prospérité fut si grande aux III^e et II^e millénaires, l'auteur souhaite avant tout que tout soit mis en œuvre pour « sauver » Mari.

P.B.

MAZZE, Donatella et SILVI ANTONINI, Chiara, *Khmers*, coll. « Merveilles du Monde », Paris, Nathan, 1976.

Dans leur très belle collection *Merveilles du Monde*, les éditions Nathan présentent la genèse culturelle et ethnique ainsi que les chefs-d'œuvre de la civilisation khmère.

L'ouvrage, publié en italien par Donatella Mazzeo et Chiara Silvi Antonini, est présenté par Han Suyin. Les auteurs sont des spécialistes de l'art de l'Extrême-Orient. Elles retracent les éléments fondamentaux de la civilisation cambodgienne depuis la préhistoire jusqu'au XV^e siècle. Elles rappellent très opportunément que les restes des plus anciens de l'*homo sapiens* ont été découverts dans la péninsule indochinoise. A l'aube de notre ère, la civilisation khmère a déjà atteint un niveau remarquable, selon les sources chinoises. Dès la moitié du III^e siècle, le *Fou-nan* est un royaume suffisamment important pour entretenir des relations amicales avec son puissant voisin. Au VI^e siècle, le *Tchen-la* (le Cambodge) succède au *Fou-Nan*. Les grands travaux hydrauliques réalisés dans la plaine d'Anghor (système d'irrigation nécessaire à la culture du riz, la période de pluie durant quatre mois pour environ huit mois de sécheresse complète) sont réalisés au début du XIII^e siècle. La culture de la terre est confiée aux communautés villageoises par le roi, propriétaire du sol. Un caractère constant de l'histoire religieuse du Cambodge, est la coexistence de différentes croyances, tandis que le jvaïsme demeure la religion d'Etat.

Anghor-Vat (seconde moitié du XI^e siècle) apparaît comme l'œuvre la plus représentative de l'âge classique de la civilisation khmère. C'est le monument cambodgien qui met le mieux en évidence la somme des expériences artistiques, techniques et spirituelles de ce peuple, et qui en exprime la créativité de la manière la plus complète. La décadence d'Anghor s'explique par la faiblesse du pouvoir central et aussi par la pression des Thaïs. L'ouvrage très richement illustré de photos d'une qualité exceptionnelle (œuvres d'art, paysages, détails architecturaux, sculptures) se termine par une bibliographie thématique et un schéma chronologique. Il s'agit d'un travail particulièrement agréable et fort intéressant pour sensibiliser nos élèves à des formes artistiques autres que celles, mieux connues, de la civilisation européenne.

P.B.

GROUSSET, René, *L'empire des steppes, Attila- Gengiskhan- Tamerlan*, Paris, Payot, 1976.

Les éditions Payot continuent la réédition d'œuvres historiques importantes dans la collection le *Regard de l'histoire*, dirigée par Claude Mettra.

Il s'agit, dans ce cas, de l'ouvrage classique de l'un des plus grands spécialistes de ces problèmes lointains, l'ancien conservateur du Musée Cernuschi de Paris, à savoir René Grousset.

Cette version reprend *in extenso*, la 4^e édition, publiée en 1965, par le Français qui connaissait le mieux le monde des nomades et leur épopée. L'œuvre reste une approche fondamentale concernant les peuplades de la steppe : Scythes, — Huns, Mongols...

Tous nos collègues se doivent de lire ce livre, si riche, si divers et si ouvert aux problèmes du monde de la steppe, y compris à l'art de la steppe, ce qui intéressera sans aucun doute les professeurs d'histoire de l'art.

L'ouvrage comporte en outre 30 cartes géographiques et plus de 20 figures.

Un classique à lire et à relire aussi à consulter, souvent, très souvent.

P.B.

CORDIER, St., *La séduction du merveilleux*, Paris, Diffusion Nouveau Quartier latin, 1975.

Cette mince plaquette constitue une excellente initiation, à la fois intelligente et sensible, aux conceptions de trois architectes utopistes du XVIII^e siècle.

A l'aide de très nombreux documents iconographiques, d'extraits des œuvres des artistes et de textes contemporains, nous pénétrons dans l'univers de l'extraordinaire. L'auteur souligne les aspects les plus riches et les plus originaux de leurs essais à travers différents thèmes fondamentaux. Des réalisations architecturales de ces artistes, il ne reste, la plupart du temps, que des épaves. Mais de quelle valeur ! Il suffit d'évoquer Arc-et-Senans, que peu à peu on tente de sauver, en destinant les bâtiments des Anciennes Salines royales à un centre de réflexion sur le futur. La fatalité n'a pas laissé se perdre certaines œuvres et projets avortés que ce soit le théâtre, la ville la plus complète que l'on ait jamais « inventée », l'urbanisation de Paris, la prison et la mort...

Nous conseillons vivement la lecture de ce petit ouvrage qui donne une excellente approche

de ces problèmes au niveau des classes du degré de détermination (16-18 ans), soit en section « sciences sociales » soit pour le cours d'histoire de l'art.

P.B.

BOUILLON, Jean-Paul, *Kandinsky Wassily, Regards sur le passé et autres textes, 1912-1922*, coll. « Savoir », Paris, Hermann, rue Lecourbe 293, 75015, 1974.

Dix ans durant lesquels le Monde fut ébranlé. Temps des révolutions, celle des sociétés, celle des idées, celle des formes, époque capitale de l'art contemporain dont on n'a pas à ce jour épuisé la sève exprimée par les avant-gardes munichoise et berlinoise avant la Première Guerre mondiale, l'avant-garde moscovite après. Wassily Kandinsky et le groupe *Der Blaue Reiter* y occupent une place éminente soutenue par la revue *Der Sturm*. A qui s'intéresse à l'art abstrait, le présent ouvrage livre un texte capital dans sa double version de 1913 et de 1918, quelques articles traitant de peinture, de musique, de théâtre, expressions du tragique de l'époque libérée par la Révolution.

Tout cela est soutenu par un riche appareil de notes, une bibliographie très dense, un index.

R.V.S.

CLARK, K., *Civilisation*, Paris, Hermann, 1974.

Contrairement à son titre, cet ouvrage n'est pas une histoire de la civilisation mais plutôt une histoire du patrimoine artistique de l'Europe occidentale. Le livre réunit les textes d'une série de treize émissions diffusées par la télévision anglaise ; il en a conservé le titre, qui est dû au hasard, la B.B.C. désirant une série de films en couleur sur l'art. Cependant, dans chaque émission, l'auteur s'est efforcé de mettre en évidence un nouveau progrès de l'esprit européen réalisé au cours des mille dernières années et de reconstituer ainsi les étapes essentielles de notre civilisation.

Sans doute, le livre a-t-il perdu certaines qualités du film. Les limites mêmes de l'entreprise n'ont d'autre part permis de présenter qu'un nombre restreint de monuments exceptionnels, d'œuvres d'art et de grands hommes qui illustrèrent le dernier millénaire. Mais le choix s'avère malgré tout ample et sûr tant en architecture, sculpture et peinture qu'en philosophie, poésie et musique, sans négliger le domaine des sciences et des techniques. Et, tel que, par la vaste culture qu'y déploie Lord Clark of Staltwood, le livre,

qui a été traduit en onze langues, constitue une très vivante et très brillante synthèse de notre civilisation, richement illustrée de 294 photos en noir et blanc et en couleurs.

P.B.

DJUVARA, Neagu M., *Civilisations et lois historiques, Essai d'Etude comparée des civilisations*, Paris-La Haye, Mouton, 1975.

Maints publicistes se sont essayés à saisir les constantes de l'évolution des peuples, les plus connus sont Oswald Spengler et Arnold Toynbee, de là à parler de « lois » de l'histoire... Le terme « civilisation » est apparu au XVIII^e siècle dans un sens moniste ou absolu désignant la prééminence de l'Occident chrétien. Au fil des XIX^e et XX^e siècles, il prend un sens pluraliste ou relatif. Il reflète en effet aujourd'hui les doutes dont sont pris les esprits. Le mot devient synonyme de « culture ».

Onze civilisations sont ici décrites d'une durée moyenne de deux mille ans, liées aux aires de culture saisonnière des céréales, attachées à la spécialisation des activités militaires et économiques, unifiées par les peuples marginaux (nomades). Elles se développent selon un certain schéma comportant plusieurs âges : héroïque, d'éclosion, des « royaumes combattants », de l'Etat unitaire. D'après luttes intestines déchirent les civilisations à leur début. Des sous-civilisations peuvent apparaître tantôt à l'intérieur, tantôt à l'extérieur de l'Etat unificateur. Une tentative est faite de caractériser les civilisations en s'appuyant sur les formes de la littérature. L'augmentation de la ferveur religieuse pendant les périodes de désintégration est soulignée par référence aux origines chrétienne, islamique, bouddhique. L'évolution économique n'est que fugitivement abordée.

Considérant les sociétés comme des organes vivants, l'auteur analyse les processus d'acculturation, réciproques ou non. Il est gênant qu'il utilise, en le nuancant il est vrai le terme « race » au lieu d'ethnie pour désigner des ensembles caractérisés par des traits communs tant physiologiques que psychologiques. Ses réflexions forment une somme où bien des idées pourraient être puisées et approfondies à propos de la signification des langages, du vêtement, de l'habitation, à propos aussi de la notion de cycle culturel opposé à celle de progrès linéaire. Les civilisations s'élèvent sur les cendres et les décombres des civilisations antérieures, elles utilisent ce qui leur convient de ces matériaux. Elles peuvent « tourner » comme le lait sous l'effet d'une fatigue psychologique, un refus de survivre en quelque sorte. L'apparition des éléments humains

périphériques à la direction d'un ensemble social paraît être l'indice d'une décadence que les périphériques tentent de freiner. Cette partie de l'ouvrage est la plus contestable, encore qu'il faille prendre avec prudence beaucoup des observations et des remarques où le bon sens se mêle à des hypothèses hardies, subtiles sinon hasardeuses. Comparaison n'est pas raison.

R.V.S.

ECONOMIE

BOUVIER. J., MAJAM, M., IBARROLA, J., PASQUARELLI, N., *Dictionnaire économique et social*, CERM, Paris, Editions sociales, 1975.

Ce dictionnaire, publié par le Centre d'études et de recherches marxistes (le CERM), vise à donner une sorte de manuel qui « puisse guider de manière efficace l'action de la classe ouvrière française et de son avant-garde organisée, le Parti communiste en vue d'instaurer une démocratie avancée débouchant sur le socialisme » (p. 5). Ce dictionnaire se veut donc une arme de combat mais n'omet pas, loin de là, l'aspect scientifique des problèmes envisagés. Il se situe le plus souvent au niveau de la théorie mais reste cependant en contact avec la réalité. Chaque notion est présentée sous un triple aspect : tout d'abord une définition simple et rigoureuse exprime les *traits principaux* du phénomène ; ensuite, un développement à la fois illustratif et explicatif sur base d'exemples concrets ; enfin la notion abordée est située dans l'évolution historique.

Cet ouvrage, très inspiré par le modèle français, rejette la neutralité et se veut engagé. Il peut cependant aider les professeurs à dégager une théorie économique marxiste et les aspects sociaux qui la caractérise.

P.B.

DESSERT, Daniel, *Finances et société au XVII^e siècle : à propos de la Chambre de Justice de 1661*, dans *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, t. 29, p. 847-882, Paris, Colin, 1974.

Souligné par le procès de Fouquet, le XVII^e siècle est l'âge d'or des *traitants* en France, c'est-à-dire des manieurs d'argent. Ils sont dans leur grande majorité des officiers, surtout de finances, anoblis par charge quand ils ne le sont pas depuis plusieurs générations, ce qui les situe

d'emblée dans un milieu social élevé. Le traitant ou *partisan* isolé est bien une exception. Les alliances et la structure familiale permettent de mieux saisir le réseau de drainage et de perception du crédit. L'endogamie est l'un des fondements sociologique et économique de l'activité du *partisan*. Quelle vision singulière que ces réseaux familiaux qui ne produisent que des financiers ou des évêques ! Si la finance protestante est active, la finance catholique est plus puissante encore, ce qui pose le problème de l'attitude du clergé envers les comportements usuraires.

La marchandise ne conduit jamais à la finance, c'est l'office qui y conduit et de là à la noblesse. Les plus grosses affaires financières (fermes, ravitaillement des armées, gros prêts au roi) appartiennent à des nobles confirmés. Nous sommes loin de la savonnette à vilain. L'ambiguïté de leur réputation tient à l'ambiguïté du monde où ils puisent leur crédit. Celui-ci méprise l'argent par convention sociale, mais aime le palper pour maintenir son éclat social. Fouquet apparaît comme un bouc émissaire. On peut souligner la collusion entre l'argent et la naissance. Le *partisan* est en quelque sorte un paravent social. C'est la grande noblesse de Cour, d'épée, de robe, de gouvernement, d'Eglise qui prête ses écus au Roi. Elle participe ainsi au premier chef au pillage général de la richesse du royaume, tout en appartenant au clan le plus étroitement dévot. Les alliances matrimoniales fréquentes entre nobles et *partisans* sont des associations de capital. L'intrication étroite de la fiscalité et du milieu social explique la difficulté de modifier la première, qui ne peut changer que dans la mesure où la société changerait. La conjoncture détestable du XVII^e siècle, la guerre dans laquelle la monarchie est entraînée à partir de Richelieu engendrent la dépendance du pouvoir à l'égard des *traitants* et la collusion entre l'Etat, les financiers et la haute société.

Lorsque la banqueroute menace, l'alliance éclate, d'où rebelle parlementaire et nobiliaire des Frondes qui résulte moins de la misère que de l'égoïsme de gens bernés par le Roi à qui ils enlèvent ses ressources pour protester. Le couronnement de l'œuvre, « faire rendre gorge aux *traitants* », restituée à ceux-ci leur état de paravent. Ils garderont à part quelques-uns l'essentiel de leurs biens, mais la monarchie aura fait montre de son pouvoir aux yeux de l'opinion.

C'est toute une optique nouvelle qui nous est proposée pour contempler l'œuvre colbertienne et les splendeurs de la Cour.

R.V.S.

BOUVIER, Jean, *Pour une analyse sociale de la monnaie et du crédit : XIX^e-XX^e siècle*, dans *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, t. 29, p. 813-826, Paris, Colin, 1974.

Le comportement d'une portion importante de la société française devant les problèmes monétaires relève d'une mentalité profondément marquée par les influences familiales véhiculées par l'instruction : on ne consomme que ce que l'on gagne, non ce que l'on gagnera. Les aspects modernistes, dynamiques, capitalistiques du développement économique sont ignorés. Oh poids des vitupérations ancestrales et séculaires contre les marchands du Temple, contre l'usure, pour les vertus de l'austérité et de la prévoyance ! On ne peut trouver gens plus timorés, plus prudents, plus alarmistes pendant la plus grande partie du XIX^e siècle que les dirigeants de la Banque d'Angleterre et ceux de la Banque de France. Les négociants n'ont qu'une confiance limitée dans la gestion des banques. Le phénomène est décelable dans le mode de perception des effets qui se font à domicile, en espèces, en 1934 encore à Paris.

Après 1945, les comportements deviennent plus ouverts, plus agressifs, de là une mutation des schémas d'enseignement que l'on ouvre progressivement à l'information économique. Oh vertus de l'Enseignement rénové ! Oh influence du milieu familial, du milieu de vie, du contenu de l'éducation reçue et de sa perception !

R.V.S.

SIEGFRIED, A., *La crise britannique au XX^e siècle, l'Angleterre des années 30*, coll. « U 2 », Paris, Colin, 1975.

La maison A. Colin reproduit intégralement le texte de l'ouvrage qu'A. Siegfried avait publié en mars 1931. La crise de 1929 amène l'auteur à procéder à une étude de ce phénomène. Il formule son diagnostic au moment où les problèmes posés par la crise sont encore très éloignés de leur solution. Après 1918, la Grande-Bretagne, victorieuse apparaît déjà gravement malade. L'auteur se penche sur les fondements de l'économie de ce pays, en train d'amorcer son lent déclin, après une période de réussite et de prospérité tout-à-fait exceptionnelle. La crise doit, selon l'auteur, déboucher sur une nouvelle Angleterre, mieux adaptée aux circonstances. La crise de 1929-1931 serait une crise de structures, celles-ci datant du XIX^e siècle, ayant vieilli comme si la Grande-Bretagne avait oublié de s'adapter alors que tout changeait autour d'elle. On peut d'ailleurs se demander si, à certains égards, il n'en est pas encore ainsi actuellement. L'analyse très péné-

trante de l'auteur illustre fort bien cette mentalité qui semble encore survivre actuellement en Grande-Bretagne.

Certaines réflexions, certaines questions sont d'ailleurs d'une modernité qui fait penser à la situation des années 1970. On a parfois l'impression que, déjà en 1931, l'Angleterre n'en finit pas de liquider ses réactions victoriennes et hésite à choisir entre ses *Dominions* et l'Europe.

P.B.

KOLM, Serge, *L'âge de Keynes aux Etats-Unis et sa fin dans le Monde*, dans *Annales, Economies, sociétés, civilisations*, t. 30, p. 1263-1276, Paris, Colin, 1975.

Les Etats-Unis ont découvert vraiment les théories keynésiennes après la seconde guerre mondiale. Le pays traînait sous Eisenhower une économie malade avec 7% de chômeurs. Conseillé par les économistes universitaires comme Paul Samuelson, John Kennedy inaugura une politique de déséquilibre budgétaire connue sous le nom de *New Economics*, synthèse de l'économie classique et de l'analyse keynésienne. Appliquée en 1964, elle aboutissait au plein emploi en 1966 et déclenchait l'inflation due aux limites des capacités de production. Ainsi se développèrent, instiguées par Milton Friedman, toutes les opérations monétaires qui au nom de la *croissance* mirent fin à la stabilité du dollar et aux accords de Bretton Wood. John Tobin apparut alors comme le prophète, encore un universitaire théoricien. S'apercevant que les bénéfices de la croissance ne tombaient pas dans les bouches nécessaires, il s'attela ensuite à l'établissement d'un nouvel indice dénommé *M.E.W. (Measurement of economic welfare)* ou *M.B.E. (Mesure du bien-être économique)*.

Certes la guerre du Vietnam n'a pas été sans influence sur la relance américaine, mais elle n'est pas seule en cause. Le plein emploi entraînait en effet l'économie dans des eaux non encore explorées où « la courbe de Phillips », liant dans une relation inverse chômage et hausse des salaires, ne jouait plus. L'inflation, artificiellement provoquée pour relancer l'économie subit, en effet, un effet de « spirales ascendantes », décrit par Phelps-Friedman, en raison des incidences sociales mal supportées de la politique de « refroidissement ».

Les adeptes de la croissance zéro se trompent lorsqu'ils lient la croissance à l'apocalypse. Il est possible d'avoir une croissance sans pollution, sans consommation absurde, sans pillage des ressources, sans inégalités « injustes ». Ce n'est pas la croissance du *Produit national brut* qui faut viser, mais celle du *Bien-Etre économique*.

La crise dramatique où se débattent nos pays, trop sensibles au modèle américain volontiers ignorant des réalités historiques et adapté à des conditions spécifiques, doit encourager les historiens à souligner la valeur irremplaçable de l'analyse historique comme fondement des solutions à donner aux problèmes économiques, mais aussi sociaux et politiques, dans la perspective mouvante du temps. L'oublier entraîne des catastrophes.

R.V.S.

SOCIÉTÉ

LEBRUN, François, *La vie conjugale sous l'Ancien Régime*, coll. « U Prisme », Paris, Colin, 1975.

Dense, bien documenté, fourmillant de citations du plus haut intérêt pour l'enseignement actif, de même que les nombreux tableaux et données statistiques, ce petit livre ne concerne malheureusement que la France. Il traite du mariage, de la famille conjugale, des problèmes de la sexualité, de l'enfant dans la famille, de la limitation du nombre des enfants.

Il souligne à propos du mariage l'âge tardif des conjoints, facteur de croissance démographique modérée dans une société où la fécondité des unions est la règle. Une règle dictée par l'importance de la mortalité infantile et les garanties attendues des enfants au moment de la vieillesse. A propos de la famille contrairement à une opinion répandue jusqu'à il y a peu, la famille conjugale ou nucléaire semble être la règle quoique la famille élargie ou famille souche représente encore un pourcentage important. De grosses différences se manifestent selon les lieux et les époques, il y aurait lieu d'en tenir compte avant d'arrêter toute typologie. « Vivre à pot et à feu » est la définition habituelle du ménage dont le cadre de vie est souvent misérable, comme le serait par ailleurs la vie sexuelle pré-nuptiale selon certains auteurs. Les interdits religieux entretiendraient une crainte favorable à la sublimation des sens à laquelle refusent de croire d'autres auteurs. C'est davantage le risque de grossesse que la virginité qui est sujet à scandale. Quant aux garçons, une majorité arrive avertie au mariage.

La naissance est à la fois espérée et redoutée : « Femme grosse a un pied dans la fosse ». Il y a en effet surmortalité féminine durant la période de fécondité matrimoniale, comme il y a d'ailleurs surmortalité infantine entre 0 et 10 ans.

L'éducation des enfants repose sur la crainte car il faut donner à la mère une grande liberté afin qu'elle puisse s'occuper de ses nombreuses tâches domestiques. Au XVIII^e siècle se développe ce que l'Eglise catholique appelle le « funeste secret », la contraception repose surtout sur le *coitus interruptus*, mais dans la « bonne société » l'avortement provoqué est utilisé. Simultanément, il est porté plus d'intérêt à l'enfant que l'on distingue des adultes. L'école devient un instrument de la promotion.

R.V.S.

DESLANDRES, Yv., *Le costume, image de l'homme*, coll. « L'aventure humaine », Paris, Albin Michel, 1976.

A l'heure actuelle, il est admis que le vêtement n'a pas seulement un rôle utilitaire, à savoir se vêtir, mais qu'il révèle, parfois d'ailleurs à son insu, celui qui le porte et le choisit. L'auteur n'a pas l'intention de retracer l'évolution de l'histoire du costume ; elle a regroupé les notions fondamentales autour de quatre thèmes de base : - la fabrication des vêtements - l'évolution de la forme du costume - le costume, signe social - le costume du couple.

L'ouvrage est illustré de 121 dessins. Il abonde en renseignements divers sur la société, sur les activités des artisans du textile, du vêtement, etc. Il permettra d'éclairer le thème du *vêtement* souvent envisagé dans les classes inférieures et d'établir les rapports existants entre le vêtement et les différents problèmes économiques et sociaux.

P.B.

MARANGE, James, *De Jules Ferry à Yvan Illich*, coll. « Les grands leaders », Paris, Stock, 1976.

Il ne s'agit pas d'une histoire des théories pédagogiques comme le titre pourrait le laisser entendre, mais d'infinitement mieux. Il s'agit du récit, simple, agréable à lire, d'une vie tout entière consacrée à l'enseignement dans un engagement total visant par delà les régimes, les structures et les maîtres, les enfants qui sont l'avenir de la nation et de la démocratie.

Produit de l'école laïque de la III^e République, instituteur, puis militant du Syndicat national des Instituteurs (S.N.I.), secrétaire général de la Fédération de l'Education nationale, l'auteur, né en 1920, a vécu de la manière la plus active tous les grands débats où doit se régler le sort de l'Enseignement depuis la maternelle jusqu'aux hautes écoles, non seulement en France, mais à

travers le cas français car les problèmes sont analogues dans les pays de l'orbite française.

La vraie démocratisation ne pourra se faire qu'en donnant à l'école les moyens de cette politique. Elle doit éliminer les clichés qui réservent à une élite consacrée par l'appartenance sociale ou la sélection fondée sur des valeurs stéréotypées, l'occupation des situations les plus enviées. Elle postule un remodelage intégral des structures, des contenus de programmes et des méthodes, dans le respect des principes visant, comme le proclamait dès la fin du XIX^e siècle l'école laïque, l'émancipation de l'individu. Elle exige des investissements qui ne sont que la juste réparation d'un système qui a privilégié une infime minorité. L'école au rabais est anti-démocratique.

Les enseignants restent disponibles certes, mais il est grand temps de leur donner autre chose que des motifs de désespérer. Ils n'aboutiront à rien cependant s'ils ne croient pas, comme le souhaitait au XIX^e siècle Ernest Lavisse, « à la victorieuse utilité de l'effort perpétuel ».

R.V.S.

HISTOIRES NATIONALES

SONTHEIMER, K., BLEEK, W., *La République démocratique allemande*, coll. « U », Paris, A. Colin, 1975.

Malgré une réussite assez spectaculaire, ce pays, né le 8 octobre 1949, reste mal connu des Occidentaux et surtout de ceux de langue française. Les moyens de faire connaître son organisation sont divers mais les auteurs n'ont guère eu la possibilité de mener une enquête personnelle puisque ce sont des ressortissants de la R.F.A. Ils se sont dès lors servis de documents et d'études publiés dans les deux Allemagnes.

Les éditions A. Colin fournissent ainsi aux étudiants et aux professeurs une excellente introduction à l'étude du système politique, économique et social de la R.D.A. Celle-ci n'a certes pas l'aspect idyllique que décrivent les documents officiels relatifs aux démocraties populaires. Mais on n'y retrouve pas non plus l'aspect impitoyable que les opposants au régime veulent y voir. Cette séparation entre les deux Allemagnes est une des conséquences indirectes de la défaite de l'Allemagne hitlérienne et elle est considérée depuis 1945 comme le point de départ de ce qu'on a appelé la *question allemande*.

De très nombreux documents, schémas, cartes et données quantitatives replacent la R.D.A. dans le contexte démographique, culturel, économique et social, sans omettre les rapports existant avec l'U.R.S.S. et les autres démocraties populaires.

P.B.

MELANDRI, P., *Histoire des Etats-Unis depuis 1865*, coll. « Université, Information, Formation », Paris, Nathan, 1976.

L'ouvrage retrace l'évolution des Etats-Unis depuis un siècle environ. Au milieu du XIX^e siècle, les Etats-Unis d'Amérique ne sont encore qu'une petite république dont l'unité a été ébranlée par la guerre de Sécession, une république de paysans, peu peuplée. Cent ans plus tard, les transformations ont fait, de cet Etat de seconde catégorie, un pays ayant atteint une importance considérable : champion du libéralisme, du capitalisme et de la démocratie libérale.

L'auteur nous familiarise avec cette évolution et termine son ouvrage par l'affaire du Watergate.

La matière est distribuée suivant trois rubriques importantes :

- a. Vers le monde contemporain (1865-1897),
- b. Les périls de l'inexpérience (1897-1941),
- c. La maturité : triomphe et incertitude (1942-1976).

L'exposé est accompagné d'un tableau chronologique (événements de la politique intérieure et extérieure, économique et société), d'un vocabulaire traduisant différents américanismes, d'une bibliographie ainsi que d'une liste d'ouvrages littéraires, de films et de diverses bibliothèques françaises spécialisées en ce domaine. De très nombreux schémas, graphiques, cartes, tableaux illustrent ce travail.

Voici un ouvrage dont la consultation est à conseiller aux élèves des classes terminales.

P.B.

DIVERS

GELB, I.L., *Pour une théorie de l'écriture*, Paris, Flammarion, 1973.

L'ouvrage a été publié aux Etats-Unis en 1952. L'auteur souhaite fonder une science nouvelle de l'écriture qu'on appellerait *grammatologie*. Cette science aurait pour but d'établir les principes

généraux gouvernant l'emploi et l'évolution de l'écriture du point de vue comparatif et typologique. L'ouvrage n'est pas une histoire générale de l'écriture, l'auteur ne se penchant que sur certaines écritures ou types d'écriture. Les résultats de l'application de cette méthode sont très importants puisque les écritures amérindiennes et aztèques sont replacées parmi les systèmes pictographiques. Les inscriptions de l'île de Pâques ne constituent pas des éléments d'écriture mais sont des dessins à finalité magique.

L'écriture aurait été inventée vers 3100 avant J.-C. à Sumer ; celle de l'Egypte daterait d'environ 3000 avant J.-C. L'écriture aurait donc évolué de l'idéogramme vers des systèmes progressivement plus simples. Il y a écriture lorsqu'on trouve à la fois de signes désignant des mots et des signes désignant des sons. La deuxième évolution de l'écriture serait le passage à l'alphabet, c'est-à-dire le passage du son à la lettre, procédé que l'on trouve chez les Phéniciens. Les Grecs systématiseront ce que les Phéniciens avaient esquissé. Malgré la complexité des problèmes abordés, l'ouvrage se lit aisément et pourrait être utilisé dans les classes terminales en vue de sensibiliser les élèves au pouvoir magique de l'écriture ainsi qu'aux problèmes qui se posent aux transpositeurs, aux correcteurs, etc.

L'ouvrage comprend en outre 95 dessins, pictogrammes, gravures et inscriptions, etc.

P.B.

LEVI-STRAUSS, Claude, *La voie des masques*, coll. « Les sentiers de la création », 2 vol., Genève, Skira, 1975.

Les masques dont il est question sont propres à toute une série de groupes indiens de la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord, dans l'île de Vancouver et la côte qui lui fait face.

A ces masques se rattachent des mythes, expliquant leur origine surnaturelle ou légendaire. L'auteur applique à l'étude de ces œuvres d'art la méthode qu'il a plus d'une fois utilisée pour l'étude des mythes : les mythes peuvent être étudiés isolément mais c'est insuffisant ; s'ils sont mis en relation avec d'autres mythes qui les contredisent ou les modifient, leur sens et leur portée s'éclairent. Il en va de même pour les masques provenant de populations différentes mais voisines : leurs caractères plastiques, leur fonction s'expliquent si on les rapproche, si on analyse les transformations, les déformations subies.

Signalons la mise en page impeccable : l'illustration et le commentaire que l'auteur en fait dans le texte sont toujours exactement à la même page.

J.C.

DE THIER, H., *L'Eglise et le temple*, coll. « Univers des sciences humaines », Bruxelles, de Boeck, 1976.

Préfacé par John Bartier, ce petit livre se veut une approche de la maçonnerie au travers des réflexions d'un prêtre.

Ce prêtre s'interroge sur les questions de tolérance et de liberté de conscience. Pour lui, il faut distinguer pour unir et son rêve serait la réconciliation et la double appartenance.

Sans rien apporter de nouveau, cet ouvrage retrace honnêtement l'histoire de la séparation de l'Eglise et de la Maçonnerie. Nous ne pouvons le suivre jusqu'au bout, dans ses vœux et espérances.

J.D.

Entretiens avec Isabelle Blume, recueillis et présentés par J. GOTOVICH, Bruxelles, Fondation Jacquemotte, 1976.

Pour que subsiste le témoignage, l'historien ici prête assistance à la militante. Nous trouvons des interviews, des vues et des réflexions sur les problèmes du socialisme et de la paix, et non des mémoires. Chaque problème est précédé de notes permettant d'en situer le contexte.

Impossible de résumer, ni de condenser cette pensée si vive, si claire, cette expérience des choses, des combats et des hommes. Remercions la fondation Jacquemotte d'avoir permis au grand public de connaître un peu mieux cette femme au grand cœur qu'était I. Blume.

J.D.

DELAIS, J., *Les enfants majuscules*, coll. « L'air du temps », Paris, Gallimard, 1974.

Si ce livre n'intéresse pas spécialement les historiens, il peut cependant nous intéresser car nous sommes tous des pédagogues confrontés avec les problèmes de nos élèves que nous n'avons pas toujours le temps de considérer autrement que comme des élèves. C'est en cela que le livre de J. Delais doit nous concerner. L'auteur se trouve à l'intérieur du monde adolescent ; il vient de créer l'« Association pour la défense du droit de l'enfant ». Il nous raconte comment certaines de nos jeunes élèves pourraient grâce à une éducation qui les auraient rendus plus lucides, plus exigeants, être mieux capables d'inventer leur vie. Il nous fait, du moins à la plupart d'entre nous, découvrir des vérités

parfois difficiles à supporter sur ce que pensent les jeunes. Mais tout ceci pourra-t-il nous servir si nous n'obtenons pas d'avoir un peu plus de temps pour nous occuper de nos élèves ?

J.D.

LAZARD-LEVAILLANT, F., *Le petit enfant, cet inconnu*, Paris, Editions sociales, 1974.

Partant des besoins mêmes de l'enfant, de ses caractéristiques biologiques, de son développement affectif, sensoriel et intellectuel, l'auteur s'attache à montrer combien l'insertion sociale et la promotion des femmes sont bénéfiques à l'enfant. Décrivant les besoins de la petite enfance, ce livre donne à tout éducateur les moyens de comprendre comment passer de l'empirisme de la puériculture à une pédagogie maternelle qui s'articulerait sur une psychologie scientifique.

Beaucoup d'entre nous sont des professeurs, femmes et mères. A toutes de lire cet ouvrage qui, peut-être, déculpabilisera certaines qui doutent encore que le travail de la femme est compatible avec l'éducation de l'enfant.

J.D.